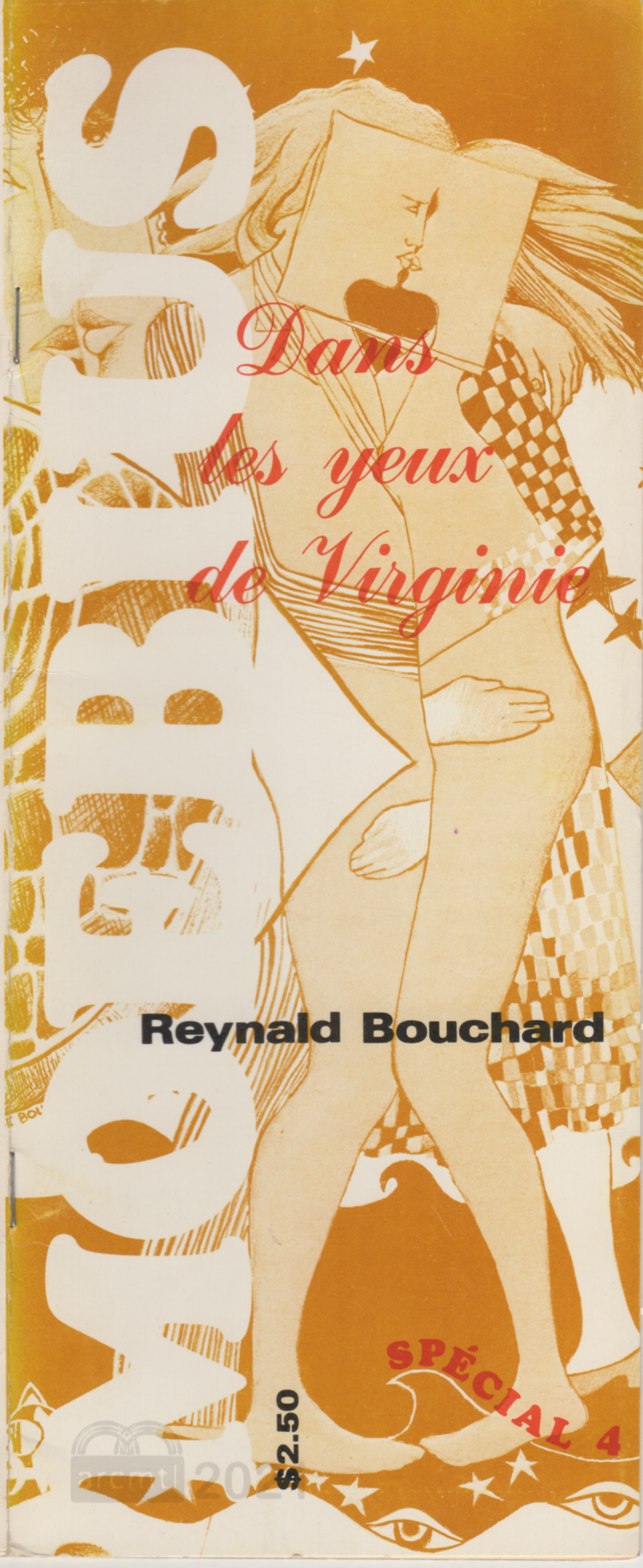




*Dans
les yeux
de Virginie*

Reynald Bouchard

SPÉCIAL 4

\$2.50



2021

MOEBIUS

DIRECTION: Pierre Des Ruisseaux, Guy Melançon,
Raymond Martin.

ABONNEMENT (4 numéros) : \$6.00.

Les textes soumis à la revue seront retournés s'ils sont accompagnés d'une enveloppe affranchie. Toute correspondance doit être adressée aux Editions Triptyque, C. P. 670, succursale N, Montréal.

Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec,
2^e trimestre 1978.

 **TRIPTYQUE**

avant-propos

"Nous sommes des joueurs.

Nous jouons dans la vie.

Nous jouons nos propres jeux. Nous ne jouons pas des jeux qui ont déjà été joués."

Cette profession de foi, qui est du manifeste des "Guerriers de l'amour", ce pourrait être aussi celle du personnage du texte de Reynald Bouchard, ce messager au Ted Lapidus combien sensible et vulnérable et qui joue dans le théâtre de la vie son propre rôle qui est celui de la Passion, mais de la Passion poussée à l'extrême, jusqu'à son paroxysme, jusqu'à sa limite ultime, et comme cela, paradoxalement, ressemble à une éternelle fin et à un éternel recommencement!

"Nous rêverons pour l'éternité, conscient de notre sommeil. Somnambule de l'amour, funambule fou, chacun de nous ira rejoindre sa Virginie, se perdra en elle pour l'éternité, dans le regard des amants."

Virginie, qui est-ce sinon soi-même, cette partie de soi-même, cachée, l'*anima* mystérieuse qui est comme sa propre âme que chacun est à même, peut-être (car il reste toujours là un point d'interrogation) de découvrir.

Ce texte parle, dit quelque chose: Nous ne voulons pas des jeux, jeux qui (nous) ont été joués. Nous voulons être nos propres acteurs, nous affranchir par la vie, de l'intérieur. C'est pour cela qu'il faut fermer les yeux, écouter!

"... le ciel est plein d'étoiles."

Pierre DesRuisseaux

Du même auteur:

Ladies and gentlemen, Editions de l'Aurore,
Montréal, 1975.

il était venu de Montréal lui porter un message de Patrick; le nom PATRICK écrit en grosses lettres rouges sautait aux yeux. C'était un message important? Je ne sais pas. Je sais que Patrick était très important pour la dame, pour Virginie.

Le messenger était-il plus important que le message?

Patrick était loin de l'autre côté de l'océan, et le messenger était si près qu'on ne saurait dire. Chez les Dieux, Mercure, souvent, faisait des escapades; il était rapide, beau, et grand magicien. Est-ce que le messenger est plus important que le message? Dans la folie, les messages ne sont que des prétextes pour que les Dieux s'adorent. C'est pour ça que les papillons disparaissent à la fin du jour; dans leurs ailes, ils contiennent leur propre message: une offrande au soleil! Mais ne vous en faites pas, il y a aussi les papillons de nuit, les noctuelles, filles de la poésie. Les Dieux savent que Virginie s'appelait Noctuelle et que l'homme n'en était pas moins qu'Icare, un messenger fidèle, un messenger du ciel ou de l'enfer, qu'importe, tout brûlerait de toute façon. Icare venant de la terre veut aller au ciel et Mercure venant du ciel veut aller à la terre; à la croisée des chemins ils se confondent. C'est la tour de Babel avec ses millions de rêves. Ni du ciel, ni de l'enfer, il venait de la terre, Icare! Le messenger venait de Montréal et se prenait pour un Dieu déchu de sa tour. Il savait qu'un jour les hommes avaient pris les vessies pour des lanternes, au temps de Babel; aujourd'hui nous vivons au temps des idées, et quelle merveilleuse idée a eue Patrick de remettre un message au messenger pour la destinataire. Ça fait une histoire de fou dans laquelle les deux acteurs principaux sont modernes avec deux mille ans d'histoire derrière. Deux acteurs empruntant le masque de la folie dans l'espoir de vivre un amour infini.

DANS LES YEUX DE VIRGINIE

Au lendemain, l'homme saoul fuyait le long de la Seine, marchait la tête pleine de cirque. L'homme saoul fuyait en se donnant à lui-même une triste représentation, comme celle que l'on voit au cirque le dimanche après-midi. D'ailleurs nous étions un dimanche après-midi, le lendemain de la veille.

La Seine, mais il en avait le coeur plein! Le souvenir des "yeux" qu'il venait de quitter lui plongeait des étoiles dans le ventre. Il venait de quitter une femme, Virginie. Elle s'appelait Virginie! Elle avait des yeux... des yeux... des yeux, encore des yeux, mais avec une âme dedans, une âme verte, des yeux striés comme des agates; limpides comme des ruisseaux d'avril à la fonte des neiges chez nous, au Canada, des yeux lointains comme les mers du sud, mais qui ne sont pas les îles Baléares; elle a dans ses yeux des hanches d'antilope qui dansent, comme dansent les gens de Madagascar; c'est tout un cirque! Ses yeux étaient le désir. Et l'homme saoul venait de la quitter définitivement, du moins c'est ce qu'il croyait les yeux plongés dans la Seine en ce dimanche après-midi de printemps à Paris. Le regard fou de l'homme saoul avançait des idées incroyables!

Dans son délire de larmes et de folie, il accouchait des jongleurs et des acrobates; funambule dans la nuit incertaine, sur le bord des marais, sa pensée glissait en spirales dans des montagnes russes qui finissaient... en des hauts et des bas le coeur terribles!

Le miroir du cirque s'était cassé quelque part dans la soirée, la veille... en compagnie de ses amis et de la bouteille de champagne qu'il avait bien voulu leur offrir, pour une fois dans sa vie. L'homme portait un costume très chic, un Ted Lapidus! et quelle femme l'accompagnait, quelle femme!

Virginie, une inconnue rencontrée à Paris; plus précisément, l'homme venant de Montréal, messager de quelqu'un, avait une lettre à lui remettre... coup de téléphone, rendez-vous, bar, café, etc., c'est la rencontre... et le coup de foudre!

Je ne sais pas, mais une attirance irrésistible... l'impression d'habiter le même territoire magique, de jouer sur la même piste. Etrangers habitant le même monde de l'esprit et séduits par leur exotisme mutuel, comme deux grands Augustes de pays inconnus se rencontrant pour la première fois sur une grande piste de cirque en fête. Charmés par la différence de leur accent et étonnés de ce partage d'idées presque communes; dans le fond leur coeur épousait la même forme. Ça se voyait dans leurs yeux, cette attirance commune; ce n'est pas un gouffre, c'est le coeur qui s'élève, c'est la joie dans les yeux de voir les jongleurs, de voir l'écuyère, c'est la fête. Et la peur que le public ressent devant les trapézistes dans leur élan, la peur du plongeon dans le double saut de la mort, ce vertige du baiser! Nous aussi, le souffle coupé, nous nous élançons quelque part, enivrés devant l'incroyable prouesse du courage des amants, de là-haut! Mais nous sommes bien assis dans nos fauteuils et, sans danger, sans aucun risque, nous consommons le spectacle. Au milieu de la piste, en bas, le clown, dans un numéro pathétique, nous ramènera à la pauvre réalité; mais d'un jeu superbe l'Auguste nous fera bondir dans les étoiles! Le coeur gonflé d'amour, nous nous sentons à nouveau comme des enfants, heureux d'être là, d'être ce que nous sommes, les yeux pleins de joie, nous nous quittons, le cirque dans les yeux!

Et c'est tout ça que l'homme voyait dans celle qui était assise devant lui. Quel étonnement! Il ne comprenait pas de voir à travers elle un cirque si fragile, si énorme et grave et fou et serein et loin et là aussi. Quel étonnement!

C'était le temps de la magie, c'était le temps des Dieux mortels, ce temps de vivre des choses intenses sorties de l'ordinaire, éphémères peut-être, loin des hasards. Magiciens, ils inventaient l'instant d'avant, l'instant d'après, et se créaient un monde à leur image, comme des Dieux!

Ils étaient là, assis l'un devant l'autre dans le bar Le Petit Cardinal, métro Maubert-Mutualité. Elle, avec une tête d'indienne, lui, avec une tête de page. Pourtant elle était Française auvergnate et lui Québécois. Curieux ce mélange d'Indien Français Auvergnat et de Québécois à la page; curieuse rencontre, rencontre inversée, jeu de mots, faut bien jongler avec

les mots, et tous les deux l'un devant l'autre se lançaient bien la balle. Aussi étonné l'un et l'autre que vous et moi devant le fait qu'elle ressemble à une belle Indienne, et que lui soit un Page venu des bois lui porter un message du fond de la forêt. Il lui remit le message en souriant. Elle le plaça dans sa sacoche. Se leva. Le quitta. Lui, resta là. Il lisait le Monde! Dix minutes passèrent. Virginie réapparut. Surprise. Ils sourirent tous les deux. Un autre café. Lui était gai, elle joyeuse. Que contenait le message? Il n'en savait rien, ou plutôt, il le soupçonnait. De la voir à nouveau, il se sentit tellement heureux, qu'il ne voulut plus la quitter. Il lui fit part d'une invitation qu'il avait pour le lendemain soir, à la Délégation du Québec, du plaisir infini qu'il éprouverait si elle l'accompagnait à la réception. Elle accepta avec la plus grande spontanéité. Comme si leur rendez-vous avait été fixé depuis longtemps. Avant de se quitter, ils se donnèrent la main, comme deux artistes de scène qui se rencontrent après avoir conclut un jeu d'entente. Ils se dirent: "Nous obéirons aux lois de la piste comme deux bons artistes. Nous serons comme deux Dieux habillés, drapés dans la gloire du monde". C'est ça qu'ils se disaient dans leurs yeux, sans le savoir.

Et le lendemain soir, à la Délégation, ils buvaient du champagne. Lui, dans son Ted Lapidus, et elle, dans des vêtements très ordinaires. Pantalon et chandail avec imperméable noir ceinturé. Mondanités: évidemment c'est un cocktail! Lui, dans son costume pour rire, et elle, ordinaire comme une antilope détendue, dressée comme un cheval de cirque qu'on aurait mis en liberté pour la vie, pour tous les temps. Elle était elle-même. Il la voyait comme ça. Comme une histoire de cirque. Comme un paradis sur la terre. Une terre promise retrouvée. Galaxies, planètes, cirque pour l'histoire, tout tournait en rond dans leur tête! Quel manège!

"Mon manège à moi, c'est toi...", cette chanson que chantait la grande Edith Piaf, jouait justement à la radio. Le lendemain du lendemain, ils s'étaient donné un autre rendez-vous, à cet endroit, là où chantait la chanson, la chanson d'Edith Piaf qui tournait, qui tournait dans leur tête et leur disait d'aller tourner dans de vrais manèges, d'aller au cirque, d'aller contempler leur histoire! Et c'est comme ça qu'ils se retrouvèrent au cirque. Le cœur en fête.

Heureux comme des enfants d'être au cirque, le cirque Bouglionne, Bouglionne! Quelle joie!

Et, au soir de ce jour, ils se retrouvèrent de nouveau ensemble après avoir passé ce merveilleux après-midi au cirque, la tête pleine de chevaux blancs, d'odeurs de bêtes, de funambules, de jongleurs... tout ça leur donnait une tension perpétuelle, comme un fil tendu à l'infini jusqu'au soleil; la marche des amants crevant le plafond du cirque! Main dans la main ils marchaient dans la rue croyant rouler dans les étoiles. Tout était écrit dans leurs mains. Ils savaient. Au moindre doute, des clochettes sonnaient dans leur esprit et une porte s'ouvrait sur leur cœur. Ramenés à la réalité par ce coup de téléphone intérieur, coup de théâtre des Dieux, communications rapides de l'au-delà et l'ici. Mystères dévoilés, actrice démasquée. Mort rapide des idées noires. Le message se consommait dans le cœur des amants. Dans leurs pas ils écoutaient la parole du Sage que souvent emprunte la voix des enfants, comme un coup de téléphone venant d'une autre galaxie.

Ils pénétrèrent dans un autre monde et basculèrent dans un bar, ramenés à la réalité par la présence de leurs amis qui, eux, les attendaient depuis quelques heures. Ils voyaient de la neige en flocons fondre sur les cils des gens comme des fleurs devant l'éternité; malgré leur présence dans le bar, ils étaient dans une autre sphère. En banlieue. A deux pas de la piste du cirque. Dans une atmosphère au ralenti. Et tous les regards se croisèrent. Et tous les regards n'étaient pas pareils. L'homme eu soudainement peur devant ce sentiment étranger. Tout à coup il se sentit seul. Il doutait, n'était plus sûr de lui, ni d'elle. Il basculait, n'acceptant pas cette réalité, cette logique des autres, cette horrible horreur d'être comme tout le monde. Il commanda du champagne, pour oublier. Il voulait fêter. C'était la première fois de sa vie qu'il offrait du champagne. Il voulait arroser tout ça. C'était ce fameux samedi soir. Il voulait fêter, rire de joie. Il ne voulait pas que ça s'arrête. Il voulait que les autres soient au même diapason que lui. Il avait peur. Peur de ce que les autres disaient. Eux n'étaient pas d'accord avec lui. Il se sentit de plus en plus seul. Même Virginie semblait le quitter. Elle n'était pas d'accord avec ses idées non plus. C'était horrible! "A la santé de tout le monde!" On claqu

les verres de champagne. On parlait. On parlait. La peur grandissait en lui, créait une sorte de vertige. Il leur cria des bêtises. Faut dire que la peur était là depuis longtemps déjà. Avec l'aide du champagne elle était montée à la surface comme de la mousse. Derrière, elle cachait des lames de couteaux. Quelques fois sa langue fourchait et il lançait des larmes aux amis. Pourquoi tout ce cirque? C'est qu'à un moment donné il avait fait voir son cirque et il avait vu que les autres n'y croyaient pas et que la femme faisait partie des autres, et, le champagne et la griserie lui saoulait le coeur et toutes les horreurs du monde lui apparaissaient claires et nettes. Il n'était plus capable de s'en détacher. Suicide. Il voyait les gens manger du canard, pourquoi le canard, pourquoi les voyait-il manger et spécialement du canard? Non, plutôt de l'oie, du foie d'oie! Oui, de ce merveilleux foie d'oie! Les gens autour en mangeaient. Tout devint difforme. Les images du cirque de l'après-midi s'effritèrent et tous ces mangeurs de foie d'oie prirent place dans les gradins. Une grande piste s'ouvrit dans sa tête et le délire commença.

Des images floues lui apparaissent, lui sortent des tripes. Il a le coeur en pompe-funèbre, comme un blues noir projetant sur l'écran glauque de son délire un cirque en faillite d'où émane une atmosphère de boîte de nuit des années quarante, dans les vieux pays au temps de la guerre: des ventres d'hommes allongés sur des tables pleines de nourriture, en proie aux pires tourments; des visages de femmes accrochées au plafond regardent vers le bas; des visages plastiques, impassibles dans la fumée devant les horreurs du monde; des visages aux traits saillants, maquillés comme des revues de mode, avec de grands yeux cernés, volontairement. Une musique se contortionne dans les plis de l'obscurité, comme un saxophone en liberté se dilatant de toute la force de ses artères! C'est la nuit des viscères avec des visions crispées, nourries d'un désespoir infini. Des millions d'images fourmillent dans les nerfs. Contortionnistes de l'imaginaire avec la mort dans ses os habillés d'hommes et de femmes. Des hommes et des femmes écrasés, n'en pouvant plus de vivre à fleur de peau dans leur jungle intérieure, face à leur propre mort. Dans cette nuit, l'amour comme une larme, de peine et de misère sort de ce calvaire et glisse sur les joues

de quelqu'un, comme ça, comme toutes les nuits, comme un cri déchirant venant d'un saxophone ou d'une guitare électrique. Ca fait partie de l'habitude. Pleurer dans le noir, abandonné à la nuit artificielle, s'accrochant au premier baiser. Ouvrir les yeux grands devant l'autre. Un espoir extrait de la nuit comme une larme de la douleur, vivre encore une fois. La musique deviendra plus belle et on vivra un nouvel amour, un dernier espoir. Et c'est déjà l'aube. On voit plus clair, un peu. On reprend son souffle. On repart dormir quelque part, pour oublier tout ça. Plonger dans le sommeil, le rêve, le rêve! Blotti dans les draps, comme dans le ventre d'une femme, nager dans l'inconscient, comme un poisson dans la mer, libre enfin dans sa prison toute chaude. Petit poisson perdu dans l'océan.

Musique aquatique. Sonnettes. Rêve d'enfants. Féeries. Etoiles de mer. Piano dans l'eau. Le poisson file. Azur, plante de la mer. Rêve lucide, profond, l'homme fou s'échappe du monde, explore les abysses de la mer comme un poisson regarde le monde. La mer posée dans les yeux. L'homme fou, l'homme saoul ne voyait plus, délirait, figé dans sa vision qu'il avait en horreur, car il voyait sa propre chute.

Il n'était plus dans la vision de l'eau, mais à la table avec ses amis. Tout ça ne dura qu'un instant. Le temps d'un éclair. Comme quand on meurt, la vie passe, rapide, on en fait le tour en un clin d'oeil. Et puis c'est fini. Et puis ça recommence. On voit des étoiles. On bascule de l'autre côté: l'autre face de la mort! On se raccroche aux étoiles, en vain. On perd la connaissance de tout, ou bien c'est peut-être ça la connaissance, un court-circuit. Un choc électrique. Une ampoule qui s'éteint qui s'allume. Des yeux qui se ferment et qui s'ouvrent. Clignotis de confettis. Une poignée suffit pour créer l'éternité. Un mot et tout change. Tout tourne en rond, en spirale. Un mot. Un mot venant du coeur, de la tête, de tout le corps, et le monde change. Un mot, une action. Le mot de chair contenant sa propre action. Un geste dans l'espace. Une main qui balance une poignée de confettis et tout le cirque change. Un souffle. Et la piste est créée. Oui, l'homme voyait la piste du cirque en péril. Ce n'était plus la merveilleuse magie de l'après-midi passé avec Virginie, mais un cirque d'hor-

reur, avec une piste au milieu et tout se passait là, en bas.

Il voyait Monsieur Loyal commander à l'Auguste, ou César plus directement, le sous-patron des employés de la terre, forcer Auguste à nourrir une bande d'oies, là, au milieu de la piste, les forcer à manger, même quand elles n'avaient plus faim. Alors l'intelligent Auguste, au moyen d'un entonnoir long, long, très long, qui traversait toute la piste et montait jusqu'au plafond le plus haut du cirque, pompait à l'infini une nourriture noire, compressée dans l'entonnoir qui aboutissait à l'autre bout de peine et de misère. Et à l'autre bout, c'était la tête de l'oie que tenait M. Loyal. C'est ainsi que l'on forçait l'oie à manger. Un bourrage de crâne qui lui donnait un ventre de plus en plus gros. Mais quel foie cela donnait! Et le public riait comme des fous. Ils n'étaient pas nombreux, non, rares même. Ils étaient tous écrasés dans leur fauteuil, à manger dans les vieux gradins du cirque en péril, leur foie gras, pardon, leur merveilleux foie d'oie. Un jour, Auguste n'en pouvant plus s'est déguisé en oie. Une belle grosse oie sur le milieu de la piste. Pour une fois elle avait faim. Elle voulait manger. Malheureusement il n'y avait personne pour la nourrir. Ca, Auguste le savait, car c'était lui le nourricier, la nourrice. Il avait tout prévu. Il gobe-rail tout sur son passage. Entêté, il mangerait tout. Auguste plus rebelle que jamais. Chapeaux, costumes, tout disparaît dans le ventre d'Auguste, de l'auguste l'oie. Le public n'en peut plus et Auguste non plus. Auguste est crampé, il a mal au ventre. Il va péter. Non, il ne veut pas. Il n'éclaboussera pas. Encore une fois il a tout prévu. Les gens ont peur, ils se cachent derrière leurs mains. Mais non, Auguste tire un bouchon et se dégonfle lentement. Les gens sont soulagés. Mais il y a aussi qu'Auguste était gourmand. Il avait mangé beaucoup, beaucoup de pâtisseries avant d'entrer sur la piste. Malheur! Sa culotte fend et Auguste fait par terre. Quelle honte! Quelle grossièreté! Auguste s'excusait en tapant très fort avec ses grosses pattes d'oie. Le public hurlait: "Rendez-nous notre argent... etc... etc..." On sortit l'Auguste sans plus tarder. César même se mit à jouer de l'orgue de barbarie, les larmes aux yeux. Auguste était vraiment devenu fou. Fou, fou à lier, aller offrir ça aux gens! Horrible! Et Dieu sait si le public est raf-

finé! Le malaise passa assez vite. Le garçon de piste vida carrément un gros sac de farine sur le tas. On déroula les grandes banderolles multicolores, on promena les étendards. On lança des tonnes de confettis dans l'air. La foule s'apaisa et de nouveau le sourire réapparut sur ses lèvres. Ouf! Quel soulagement! On avait sauvé la face. Le décor avait changé. La musique reprenait de plus belle. Un simple petit accrochage, une fausse note, on passe par dessus. Tout l'monde s'en lave les mains. Seul, Auguste est derrière la piste, qui pleure. Quel échec!

Mais il y a le tas! On a oublié de ramasser le tas. César appelle un garçon de piste qui arrive en courant avec son balai et son porte-poussière. D'un geste, il vient pour ramasser le tout, mais M. Loyal l'arrête d'un cri: "Attendez, ne faites pas ça! Auguste! Auguste! crie-t-il très fort, Auguste, viens voir! Viens vite, c'est la fête à nouveau, on te pardonne, viens voir le beau gâteau de fête qu'on t'a fait!" César chuchotte au public: "il est très gourmand, il va venir, il adore les pâtisseries!" Comme de fait, Auguste arrive en courant, tout énervé: "Où ça? Où ça? Où ça?" "Sous tes pieds", lui crie César! Le public rit plié en quatre. (C'est un très mauvais public.) Le pauvre Auguste les deux pieds dans le même plat une fois de plus. Il glisse sur la tarte. Elle décolle, accomplit une trajectoire formidable et vient s'écraser dans la face à César! Le public a mal au ventre de rire. Le visage de César était déjà tout blanc, ça n'a pas paru tout de suite, étant donné que la tarte était recouverte de farine. On a vu le vrai visage de César tomber. On a vu apparaître la vraie couleur des choses. Ce n'était pas rose. Aussitôt vu, aussitôt parti. La chose brune en orbite. D'un visage à l'autre et de l'autre à l'un, la chose chambardait tout sur son passage, spectateurs compris. Un désordre fou, un charivari, une vraie tour de Babel, incroyable! "Quel temps de chien! Salaud! Salaud! tiens, attrape, prends ça sur la gueule!" Un délire entre spectateurs et artistes. Un coq à l'âne! Tout ça finit en queue de poisson, en bec d'oie, en trompe d'éléphant. Exacte! c'était l'heure, elle était venue en petite tenue pour les éléphants, l'heure s'était mise à nue pour ne pas les apeurer. Pour ne pas apeurer les éléphants qui, eux, venaient faire leur numéro. Le Directeur paniqué en avait décidé ainsi. On fera le numéro des éléphants

quand même, malgré le bordel. Ils vont en voir de toutes les couleurs, se dit le Directeur: "Eléphants, attention, feu à volonté, chargez!" Mais les éléphants ne bougaient pas. Ils ne bougaient pas d'un poil. Plutôt ils firent sur place la même chose qu'Auguste. En levant légèrement les pattes de devant. Ils restèrent ainsi, debout, la trompe allongée. Ils arrosèrent le tout de leur champagne naturel. Ne vous trompez pas, cent cinquante éléphants, ce n'est pas un trompe-l'oeil. Une douche phénoménale, le déluge au cirque. Les oies barbottaient dans leur mare, une vraie ferme, ça barbottait sur la piste du cirque! Ça barbottait! Le public sur la piste, les oies dans la salle... ça barbottait, ça barbottait! Le chaos!

"Vous êtes tous dans le chaos! Vous êtes tous dans le chaos!" C'est ce que l'homme disait à ses amis assis à la table au Pub St-Germain. Lui, il était debout, ne supportant plus d'être assis avec des oies pareilles. "Bandes d'oies, de quel droit mangez-vous le foie des autres? Pélican maudit! Vous barbottez dans vos idées, si encore elles étaient les vôtres. Vautrés dans le foie des autres". Evidemment ses amis ne comprenaient rien, mais vraiment rien. Ils le regardaient en souriant, avec ironie même, se disant qu'il était saoul, que le champagne lui montait à la tête. "Il se prend pour un autre, il se prend pour un autre, laisse-le faire!" De voir cette indifférence, ça mettait notre héros encore plus en rage: "Vous ne comprenez pas, bande de caves!" Les mots lui venaient du ventre. Il n'arrivait pas à leur communiquer sa vision... du cirque... du monde... il était seul à se défendre devant cette indifférence... devant ce mépris. Je crois même qu'il leur parla de Dieu! Il devenait dément. Oser parler de Dieu à des oies, c'est abject! Et dans un bar! Il était complètement perdu. N'avait plus de nom, se prenait pour Dieu. Il était trop tard, il ne pouvait plus reculer. Que dirait Virginie de tout ça? Il se trouvait laid et affreux. Il était fou, fou, amoureux fou de Virginie. Il ne pouvait plus reculer. Une autre voix montait en lui, la voix du sang, la voix de la rage. Ça lui montait jusqu'à la gorge et il crachait du feu. Quelle intensité!!!

C'est l'cas d'le dire, il jouait avec le feu, feu à volonté, et il crachait des boulets de canon, des gros mots comme ça! Le pire, c'est que ses amis ne bougeaient pas du tout, se disant qu'il était saoul et

que ça passerait. Mais son intensité grandissait de plus en plus. Une intensité dure, tenace, de volcan, rapide, étincelante, qui craque, déchire, coupe, arrache! Noir ou blanc, rien entre les deux. Plus d'amour, c'est la révolution! "Révolution! Aux armes! La guerre!" D'un trait se dessine le réel, le verbe, chaque mot en projette un autre. Les mains comme des jongleurs saisissent les mots au vol. Il les attrape comme des colombes. Les tue, les déchire, les ouvre. Mange le cœur du ventre de l'oiseau. Les broie dans ses mains comme des mots magiques plein de sang, de plumes d'oiseaux morts, de carnages mérovingiens! "Barbares, leur crie-t-il, c'est ce que vous faites toute la journée en mangeant du canard à l'orange!" Il jonglait avec des drôles de mots, des drôles d'objets, des drôles d'idées! Pourtant, c'était un vrai jongleur... de cirque! Seulement, il ne voulait plus être gentil. Il était dément. Il avait perdu la boule. Il était tantôt la boule qui se perd, tantôt le jongleur qui la rattrape... la chose jonglée, le jongleur jonglant... Il n'est plus gentil! Il jongle avec des couteaux, des torches, des canons... tout ce qui lui passe par la tête. De toute façon il l'a perdu sa tête! Une mauvaise passe, un mauvais moment à passer. Il s'énerve complètement. Il est un paquet de nerfs. Essayez donc de raisonner un poulet au moment où on lui coupe la tête! Il se débat de ses ailes dans tous les sens et le cœur lui éclate en pleine face. Il l'a perdu la face. Il se contortionne pour la sauver. Bat des ailes pour la rattraper. Jongle avec son cœur dans l'espoir de revivre, pauvre petit! Il se contortionne et jongle avec ses os, le cœur en équilibre sur le gros orteil, horrible, quel ragoût! C'était d'un grotesque, d'une indécence qu'on a pas coutume de voir. Faut boire du champagne pour le croire! Enfin, c'est imagé, j'essaie de vous faire sentir ce que l'homme sentait. Il était toujours debout devant la table et il haranguait ses amis. Il se passait en lui des choses incroyables. Le drame, c'est que personne ne le voyait, on voyait qu'il était saoul, mais c'est tout. Mais quand il était saoul, il devenait lucide lui-même. Il en arrivait même à avoir le courage de ses idées.

Il devenait réaliste. Sa réalité était de partir, de quitter les lieux. Il était tout de même à Paris. Faut pas oublier qu'il venait du Canada.

(Le public a une drôle de réaction).
Ce n'est pas moi! je ne parle pas de moi... je raconte ce que j'ai vu... la réalité... c'est qu'il est sorti en claquant la porte!

De toute façon, il termina sur une envolée superbe, prit son manteau et s'envola comme un oiseau en claquant la porte! Pauvre homme! Complètement saoul! Seul! Il battait des coudes et parlait le canard. Seul! A Paris, Rome ou Londres? Qu'importe, maintenant il est seul, seul comme tout l'monde. Il sait aussi que tout l'monde est seul et qu'il fait semblant, seulement semblant de n'être pas seul, même quand il est en troupeau. Il se gratte la tête. Il se frotte les yeux. Là, c'est vraiment un trou. Il ne sait rien. Un noir. Un blanc de mémoire. Une éclipse. Il la voit. La lune passe devant le soleil! Incroyable! C'est un black out! Tout s'éteint! Il fait noir! Mais à brûle-pourpoint, le jour se lève! Une tape sur l'épaule! Magie! Virginie est là! Il n'en croit pas ses yeux. "Ce n'est pas possible... tu es venue..., tu es là?" lui dit-il. Est-ce qu'elle l'aime? Et lui? Il n'en sait rien... c'est un roman d'amour! Les écrivains du siècle auront de quoi raconter aux enfants. Quoi de plus beau, de plus étonnant, que ces deux regards braqués dans l'infini! Fou braque, quel cirque!

Et par la suite, il y eut le long baiser des mains et la réponse infinie de l'amour... en spasmes... un instant...! Le jour était là...! Virginie était partie. Elle était repartie. Elle ne pouvait pas rester. C'était impossible! Impossible! Elle ne pouvait pas, bon! Le matin était là, le jour revenait si vite! La lumière... Virginie ne pouvait pas, c'était un papillon de nuit, une Noctuelle! Une fille de la poésie. Je vous l'ai déjà dit, chez les Dieux c'est ainsi, on ne discute pas,

c'est ça, c'est ça! Un papillon de nuit, une lumière, une lune, un abat-jour, et quand le jour tombait, Virginie rentrait chez elle; elle éteignait son ampoule, il n'y avait rien à faire, carré, c'était coupé carré! Où allait-elle au bout de la nuit? Chez elle, quelque part entre le jour et la nuit, en banlieue de Paris. Elle rentrait avec sa petite Renault et moi... et lui restait penaud. Quel beau tableau, sur le bord de l'eau, notre héros le matelot buvait trop! Non, soyons sérieux!... il ne faut pas le dire comme ça... plutôt comme: "l'Homme saoul marchait seul sur les bords de la Seine. Saoul, il ne rêvait plus, il était défait! Il avait atteint le fond de sa chute. La terre, la réalité! Il s'agrippait à la terre, comme à une bouée de sauvetage, les deux pieds dans le béton, la tête pleine d'étoiles! Ni ange, ni bête! Il était devenu un marin, sans bateau, saoul, sur le bord du quai. La gorge gonflée d'émotions, retenant ses larmes, pour ne pas pleurer: "Adieu, adieu mon amour!" Voilà ce qu'il fallait dire! Mais au bout du bout il y avait encore quelque chose: les larmes, les larmes avec des poissons d'avril dedans. Toute la matière du coeur lui montait à la gorge devant la puissance de son échec. Seules les larmes pouvaient témoigner de la présence d'un autre monde en dehors du cirque. Un cirque à l'intérieur. Un cirque dans le coeur. Le cirque de la vie... intérieure. Un soleil en dedans... chacun aurait son p'tit soleil qui éclairerait l'autre. Si t'as l'soleil et que j'ai l'soleil, on s'éclaire tous les deux. S'il y en a un qui éclaire plus fort. Il va éclairer l'autre, ça c'est sûr! Mais si l'autre n'a pas l'habitude d'une grande intensité de lumière... qu'il n'est pas capable de l'absorber, il va devenir aveugle. Jeux de lumières, clignotis de confettis, on n'en sort pas! Attendez! je n'en peux plus... ça me fourmille partout dans les nerfs, dans la tête, dans la peau, dans l'zizi, j'ai l'zizi à fleur de peau (on m'a circoncis j'avais vingt ans, j'sais pas pourquoi, j'vous dis ça) ça m'fourmille dans les jambes... vous aussi je crois, devant cette incompréhension des choses du monde, de la vie, je n'en peux plus... Virginie!!

Virginie, je ne peux pas vivre sans toi! Voyons qu'est-ce que j'ai dit? "Il" ne peut pas vivre sans elle! Mais je ne suis que l'auteur, l'observateur... je ne peux tout de même pas me prendre pour mes personnages... si ça continue, je m'prendrai pour Virginie... je perds le fil de mes idées! Allo! allo! au se-

cours, je me noie! Mais ce n'est pas le fil téléphonique... coup de téléphone de l'intérieur, coup de théâtre des Dieux! Je suis sur la scène, au bord de la scène, je suis saoul, ce n'est pas moi, c'est l'autre. Je me téléphone. Je me réponds. Bon, j'ai la communication. Je tiens le fil, le fil des idées, le fil tendu jusqu'au soleil. Je brûle! Je brûle! J'y arrive! J'y arrive! Oui! Oui! Virginie mon sommeil! Mon amour! Je sens que mes ailes fondent! Non, je ne veux pas, Virginie ne me laisse pas tomber! Je t'en supplie! Relève-toi, tu vas froisser ta robe! Et ton mari qu'est-ce qu'il va dire? Non, ce n'est pas correct, nous n'avons pas le droit! Et Patrick, ton amant? Le message est-il plus important que le messenger? Je ne sais pas lire. Dis-moi, Virginie, qu'est-ce qu'il y avait dans le message? Qui est Patrick au fond des bois? Pourquoi ne vient-il pas à Paris? Pourquoi? Pourquoi? Dis-moi le maman! Je t'en supplie maman, je veux savoir, c'est quoi la vie, c'est quoi la mort? Maman, j'ai peur! Je suis tout p'tit, gros comme ça. Je suis rien du tout. Du tout, du tout. Du tout au tout. Tout. Toutou. Toutou-chaton. Mon p'tit chat, mon p'tit minou. Mon p'tit bébé. Tout p'tit, tout p'tit. P'tit p'tit, p'tit pit, p'tit pit. Pit! Pit! Un oeuf!

Enfin j'ai pondu!!! Je passe dans des trances incroyables comme auteur. Je vis mes personnages, je les ai dans la peau! Je souffre, je souffre terriblement! Chaque mot est une douleur infinie. Je ne suis pas capable de vivre sur cette terre! Je veux aller au soleil! Appelez-moi un taxi, donnez-moi des ailes! Je veux des ailes, comme Icare j'irai au soleil, je n'en peux plus de marcher à travers les mots, je n'en peux plus de vivre sans toi, sans maison. Virginie! Virginie, je volerai jusqu'à toi, peu importe où que tu sois, je te retrouverai! Ce n'est pas moi qui parle Virginie, c'est ma conscience, c'est la voix de l'auteur. L'auteur qui est dans mon cœur. Dans mon cœur d'acteur. Je ne sais plus. Je ne sais plus qui je suis. Oui, oui je sais, je suis l'homme qui regardait l'homme, l'homme raisonnable qui observait l'homme saoul, fou de Virginie. Je suis l'homme qui raconte simplement ce qu'il a vu. Je ne suis pas un auteur, non, je raconte l'histoire de l'homme fou qui prend Virginie pour un soleil et qui veut aller la rejoindre comme Icare, cet autre homme fou de l'histoire, l'histoire grecque, qui lui veut aller au soleil en se fabriquant

des ailes en cire! Ouf!!! Ses ailes ont fondu et il s'est retrouvé dans la mer.

Quand Icare est tombé dans la mer, est-ce qu'il est mort? Je n'en sais rien. On ne connaît pas le reste. Oh! on pourrait bien l'inventer. Se farcir une histoire qui finit bien, comme un bon foie d'oie qu'on pourrait tous déguster ensemble. C'est quotidien. Il faut être réaliste! Réaliste! C'est terrible la réalité! Icare était foutu. Comme l'homme saoul. C'est la même chose. Ils étaient tous les deux ivres-morts. L'un avant, l'autre après. Et si Icare était sorti de la mer, vivant, était revenu à lui-même? S'accrochant sur le bord de la Seine, pour bien la jouer sa scène. Déjouer la Seine, le fleuve, la mer, à rebours jusqu'au soleil, comme du cinéma muet. Revenir, repartir. Etudier les différentes séquences de sa montée vers sa chute, sa propre mort, il le savait! Arrêter le temps, le figer dans son mouvement et étudier ce dessein dans l'espace. Comme une photo dans ses moindres détails. Etudier le négatif et le positif. Que rien ne nous échappe. La réalité et ses apparences. Avancer dans sa découverte, il n'y a plus de retour possible. Réapparaître sur le bord de la scène avec une photo dans les mains. Tiens une photo! La photo de lui et de Virginie! C'est elle! C'est lui! Ah! comme ils sont beaux! Ca ne durera pas longtemps, les amours ne durent jamais longtemps! La passion ça tue, vous le savez, c'est impossible! Impossible!!! Il était impossible que Virginie revienne! Si on observe bien la photo, on voit dans le regard de Virginie quelque chose d'inassouvie, de rêveur, d'impossible, et lui il a la mine basse. Virginie lui donnait des ailes, pourtant! Mais là il sentait qu'il les perdait. Brûlé par le flash de la photo, je ne sais pas. L'amour lui donnait des ailes. Ce n'est pas Virginie, c'est l'amour! Virginie, où est-ce qu'elle les aurait prises ses ailes? Dans sa sacoche? Voyons, soyons raisonnables! Virginie n'était pas une paire d'ailes; elle n'était pas faite en cire! Fondre devant le premier venu! D'ailleurs, l'homme n'était pas le premier venu. Il était chaud comme un lapin. Il brûlait de la tête aux pieds. Rien à voir avec Icare.

Vous imaginez l'homme saoul avec des ailes? Mais elles auraient fondues instantanément. Il était saoul d'amour! Il avait bien bu un peu de champagne. Ca rend fou, fou d'amour, de rêve. C'est réaliste-

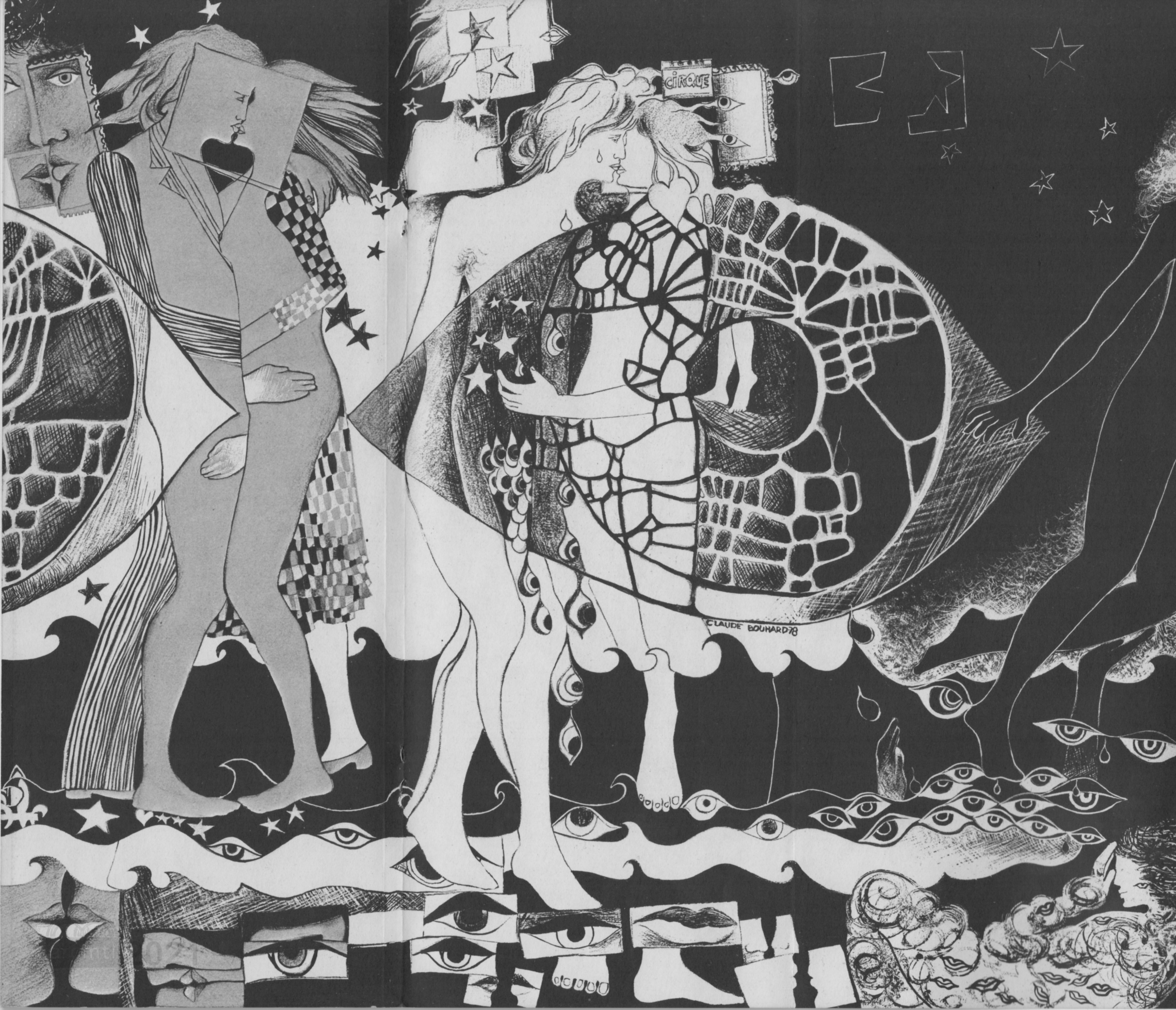
te, boire du champagne. Il faut être réaliste pour être fou. Ca donne des ailes le champagne. L'effet disparu ça donne mal à la tête. Surtout le lendemain de la veille. C'est raide de revenir à la réalité. Pourquoi revenir à la réalité, il faut être fou! D'ailleurs, je l'ai dit déjà, il faut être réaliste pour être fou. Réellement je suis fou. Je suis fou de Virginie. Virginie, oui! C'est moi le gars en Ted Lapidus, le gars à la troisième personne. Je ne voulais pas me dévoiler, j'avais peur qu'on rit de moi. Voilà, il met son habit, les masques tombent. C'est moi, je suis l'homme! Je l'aime et j'y crois! J'y crois, j'y croirai toute ma vie! Je ne veux pas mourir. Je vois la vie différente maintenant. Les choses ne sont plus pareilles. La réalité, c'est voir comme je vois actuellement. Je vois et je trouve ça beau. Je me sens plein d'énergie. Je sais qu'elle est quelque part et qu'elle m'aime. Elle m'aime. Elle m'aime, je l'aime, nous nous aimons! Pour l'éternité. C'est fou c'que je m'sens heureux. Je viens de tout comprendre. Elle n'est pas là, mais là en moi. Elle est en moi. Je ne suis plus seul. Je la sens là, battre. C'est mon coeur qui bat! Ouf! Virginie! Mon amour! Le monde est tellement beau avec tes yeux! Moi je vois le monde avec tes yeux et toi avec les miens. Ca devient compliqué. Dans les yeux de Virginie, je vois le monde, c'est un fait. Mais c'est moi qui vois dans ses yeux, avec mes yeux les choses que je veux bien voir. Et elle voit à travers les miens ce que moi je vois à travers les siens. Mais mon Dieu! nous voyons la même chose! Alors pourquoi changer d'yeux? Tiens, prends tes yeux, je prends les miens! On est quitte, on se doit rien. Rien. Ah! ça fait drôle de retrouver sa vue. Et si l'oeil de Dieu existait? Ah! ça alors ce serait chouette! (avec l'accent français ironique). Nous aurions une vision parfaite. Tout serait beau, comme au Paradis. Si Dieu vit dans un Paradis et que je vois le monde avec les yeux de Dieu, je vais voir le monde comme un Paradis. Ca c'est réaliste! La réalité je la tiens! Tout est dans l'oeil, pour un comédien, comme pour tout l'monde, tout est dans la façon de voir les choses, c'est comme ça qu'on meurt on qu'on vit. Une façon de voir l'horizon sans fin. Qui avance tout l'temps, de plus en plus merveilleux... *C'est ça qui était écrit dans le message de Patrick.* Il lui disait qu'il l'aimait de tout son coeur et aussi, il lui disait de bien prendre soin de moi. De m'appropri-

ser. Il a écouté son élan. Elle a écouté son élan. Et je me suis élané. Fou de joie, de sérénité. Je me sens serein. O mon amour infini!

Mais hier vois-tu j'ai bu trop de champagne. Ca me fait du bien de t'avoir raconté toute cette histoire. Je me sens soulagé et je comprends maintenant pourquoi je me suis fâché avec mes amis. Je me sens épuisé mais plein de sérénité. Je vais aller me coucher. Malgré tout, on reste un homme quand même. Je rêverai à toi. Bien oui je vais me coucher. C'était moi l'homme saoul, au début de l'histoire. Le dimanche après-midi, le lendemain de la veille. Je vais rêver à toi. Dans mon rêve, je vais te rejoindre, tu es ma plus haute étoile. Toi aussi, quand tu dormiras, tu penseras à moi. Ouf! tu penses fort! Arrête! tu m'donne des ailes. Je lévite. Dors! Dors! je m'élève, je marche vers l'étoile à l'infini, tendu vers le sommeil. Nous rêverons pour l'éternité, conscient de notre sommeil. Somnambule de l'amour, funambule fou, chacun de nous ira rejoindre sa Virginie, se perdra en elle pour l'éternité, dans le regard des amants. Virginie où es-tu? Virginie!

C'est la nuit... le ciel est plein d'étoiles. Ferme les yeux. Écoute!

FIN



Ont déjà publié dans la revue *Moebius*:

Monique Chartré, Gilles Cyr, Pierre DesRuisseaux, Raoul Duguay, Michel Lemay, Claude Provencher, Jacques Renaud, Francine Trudeau, Danielle Arsenault, Reynald Bouchard, Huguette Bujold, Pierre Claude, Dana, Guy Lafond, Janou St-Denis, Francine Trudeau, Renard Benoît, Suzanne Bérubé, Claire Boulé, Anne Dandurand, Rina Lasnier, Jacques Roy.

Pourquoi pas vous?

MOEBIUS

FORMULE D'ABONNEMENT

Abonnement (4 numéros): \$6.00

A partir du numéro _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Chèque ou mandat à l'ordre de:

LES EDITIONS TRIPTYQUE
C.P. 670, succursale N,
Montréal, Québec.

Remerciement à Pierre Léger

Imprimé sur les presses de l'Emmanuscrit.
Composé aux Editions l'Enmieux.



**Il y a eu des clowns qui n'étaient pas
des écrivains et des écrivains qui n'étaient pas
des clowns.**

Moi je veux être un clown-écrivain.